

... du Président

**LE CAMÉLÉON MYSTIQUE
OU
LE SUPPLICE DE LA ROUE**

Hamm (aveugle, paralytique, en chaise roulante) :

- Ramène-moi à ma place [...]

Clov : - Oui, ta place est là.

Hamm : - Je suis bien au centre ? [...]

Clov : Il me semble.

Hamm : Il te semble ! Mets-moi bien au centre !

Samuel Beckett , Fin de partie, 1957

Si l'année 2005 fêtait les noces d'or éditoriales (manquées, car elles eussent été adultérines) de Clair Harondel avec Florune Allespic, dans *La Marraine du Sel* paru en 1955, l'année 2006 célèbre les noces d'argent éditoriales (réussies, car légitimes, celles-ci) de Pol Hélié avec Jocelyne Rafiteau dans *Le Caméléon mystique*, paru dans son intégralité en 1981.

Jouer ainsi du temps symbolique et des métaux précieux alliés aux situations matrimoniales n'est peut-être pas aussi puéril et gratuit que je pensais d'abord, lorsqu'un premier doute auto-censeur m'avait prié d'éradiquer cette idée floue et légère. Ne serions-nous pas là, au contraire, au cœur du sujet, du sujet du *Caméléon* plus encore que de la *Marraine* ?

En 1953-1955, l'être flottant de Clair est initié par une vieille envoûteuse qui doit mourir, dont la fille Florine, amoureuse de Clair, est mariée et mère de famille. En 1956-1957 (dates de rédaction du *Caméléon*), l'itinéraire des personnages de Maurice Fourré s'est décanté, épuré, leur mobilité géographique volant au secours de leurs secrets psychologiques. Pol Hélié va trouver son centre existentiel, son unité, par une initiation méthodique (bien

qu'apparemment aventureuse) étayée par ses père et grand-père, tandis que Jocelyne est une sorcière bien vivante qui s'ignore encore (?), "brûlante cavalière" célibataire qui l'emmène au sabbat. Où ? À Bourges : ville constituant le centre géographique et symbolique de la France, et telle que l'estimaient déjà les praticiens alchimistes du lieu, les Jacques Cœur, les Lallemand qui nous ont laissé leurs empreintes de pierre aux XV et XVIème siècles. (On sait que le centre, *géométrique* celui-là, de la France, a une position qui varie selon les chercheurs. Les Romains en avaient déjà matérialisé une, de la Gaule, par une borne à Bruères-Allichamps (Cher), à trente-six kilomètres au sud de Bourges).

La fonction spirituelle de cette capitale de l'hermétisme est réactualisée par Maurice Fourré. À son époque, les contours de la Cité étaient encore bien visibles depuis le sommet de la Tour "de Beurre" de la cathédrale Saint-Étienne, d'où l'on pouvait contempler, stupéfait, le rayonnement d'une trentaine de routes qui, sur la totalité de l'horizon circulaire, giclaient vers la Champagne berrichonne ou en convergeaient, clouant là-haut sur son axe l'observateur devenu soudain le centre du monde. Qui s'est trouvé méditer sur une éminence, tour d'observation (la colonne Saint-Cornille ..), crête ou sommet isolés, comprend quel sentiment de liberté vous y saisit, que ce paysage infini et mystérieux vous aimante et vous allège jusqu'à la sensation d'ubiquité, que la clarté de la vision vous rend optimiste. Un faîte est une fête, un apogée, un zénith, un avenir, un espoir.

C'est ce que Fourré ressentit du haut de Saint-Étienne, vous n'en doutez tout de même pas, lui qui fit de cette "étoile de directions" le cœur alchimique des pérégrinations des Hélié père et fils, le lieu de l'épreuve initiatique ultime de Pol, sacralisée par la femme - et le mariage.

La centralité cosmique de cette "rose des vents" berruyère est renforcée par le symbole occultiste de la roue, ici topographique, paysagère et horizontale qui, redressée à la verticale, devient solaire et zodiacale dans la rosace de lumière des gothiques rayonnant puis flamboyant. La roue, fécondatrice des cycles de la création, de la vie, des recommencements et renouvellements, de la contingence et du périssable. La roue des générations Hélié : Oraison-Dominique-Pol, appelé lui-même à

devenir père, "PEUT-ÊTRE". La roue de notre "Folie", de notre "Comédie", dit Dominique, et Pol - le plus jeune ! - rectifie : "Notre Tragédie !".

La roue du temps, par conséquent, du feu de la coction alchimique de la matière philosophale, de l'embrassement du processus du Grand Œuvre, "l'Invisible, l'Inatteignable, l'Écarlate" (cf ci-après, l'article de J. Simonelli) C'est déjà de ces trois couleurs mystérieuses que l'adolescent Pol Hélie qualifie les trois fées - Jocelyne, Patricia, et la fille de la bouchère anonyme - , dont il sublime, pour se construire, les apparitions et l'existence terrestre, faisant aussi de la femme idéalisée, la matière organique et virtuellement orgasmique, du Grand Œuvre.

À la même heure océanique universelle que celle de Fourré, un autre auteur qui "avait fui comme un mort" son île occidentale est venu "pour de longues pérégrinations terrestres et [...] lunaires [...] entrecoupées d'éclairs et d'ombres [...], diamants fulgurants toujours retombants ou bondissants" : Samuel. Plus sombre, plus désespéré que Maurice. Cent fois plus. Mais sous d'autres formes, par d'autres procédés, le même voyage, la même préoccupation qui nous retient : rechercher, tenter d'atteindre l'unité de l'homme et sa réalisation personnelle. Quand se refermait chez les éditeurs l'ombre du *Caméléon mystique* s'éclairait sur la scène la *Fin de partie*.

Hamm, aveugle, angoissé, paralytique en chaise roulante, demande à Clov, son domestique qu'il harcèle, de lui faire faire le TOUR de la pièce, et de regarder à l'extérieur dans plusieurs directions pour l'informer du monde alentour. Clov constate qu'il n'y a rien, qu'il ne se passe rien. Hamm exige alors de revenir à sa place initiale, exactement au CENTRE de la pièce close. Comme si ce voyage circulaire et le recentrage de son corps physique avaient une puissance guérisseuse et libératoire. Comme si, grâce au cercle et à son centre, les oppositions et contradictions existentielles semblaient s'harmoniser et rétablir l'ordre psychique, mener à la sérénité. C'est aussi la fonction méditative et illuminative du mandala, où le monde et la vie retrouvent ordre et sens.

Quelle étrange coïncidence que la simultanéité des préoccupations ésotériques de Beckett (reconnues seulement par

quelques privilégiés) et de Fourré. Ils réactivent tous deux le mouvement perpétuel du triomphe et de la chute, de l'exquis supplice de la roue, de la vie - mais quel bonheur que de pouvoir s'en plaindre. Le parcours expiatoire de Hamm autour de sa cellule est l'image homothétique du rite processionnel des Sinagots du Golfe du Morbihan et du voyage en Bretagne de Pol, suivi de son échouage, ou de sa réussite, à Bourges. Cette confraternité thématique ici désoccultée est scellée cette année par le centenaire de la naissance de Beckett, et le cent trentenaire de celle de Fourré. Lequel des deux résolut le mieux pour lui-même l'équation de cette plongée des profondeurs ontologiques ? Un siècle et demi après Kant, le mysticisme caméléonesque enfin ne jouait-il pas vraiment sa *fin de partie*, après l'holocauste et la fission thermonucléaire ?

À Bourges, Pol solitaire aura-t-il trouvé son épiscentre intime, lieu apparent de tous les séismes et de leur apaisement ? Jocelyne n'est pas femme à s'assouvir de la surface des choses. Elle exigera plus : qu'ils atteignent ensemble - nouveau défi - l'hypocentre, le foyer, le feu du monde.



Ce numéro anniversaire du *Caméléon mystique* renouvelle l'approche de ce roman-poème par des contributions variées, et notamment celle de Jacques Simonelli, redécouvreur, préfacier, éditeur d'auteurs ésotériques importants, et parfois oubliés. Sa lecture érudite, alchimique du *Caméléon* est aussi vivante qu'inédite, et nous l'en remercions. Qu'il ait accepté d'en confier la primeur à *Fleur de Lune* témoigne de son amour pour Fourré et de son intérêt pour notre bulletin. Il avait déjà fait allusion à notre auteur (cf *Fleur de Lune* n° 14) dans sa préface à la réédition des *Voyages en kaléidoscope* (1919) de Irène Hillel-Erlanger, un ouvrage qui, comme le suggère ci-après B. Duval, aurait bien pu induire le fond et la forme de *La Nuit du Rose-Hôtel*.

Pour le reste du numéro, on y trouvera l'enquête, fort instructive, de J.P. Guillon sur "Fourré avant Fourré", que prolonge l'article de B. Dunner sur les dernières recherches en date menées par l'association à Angers. Tristan Bastit nous a empaqueté ce

cadeau n° 15 dans un "bouquet de mousseline" , celui des "trois fleurs" mystiques du lignage Hélié.

Nouveaux chemins, nouvelles fenêtres sur l'œuvre fourréenne.

NATIFS D'ANGERS DANGER NATIF

Quelques sources inattendues de l'œuvre de Fourré

— Simonelli, tiens, ça rime avec Fulcanelli !

C'est sûrement ce que m'aurait dit mon ex-ami Philippe Muray, si, avant de mourir en mars dernier, à l'âge de soixante ans, il avait eu connaissance du dernier *Fleur de Lune*. Car ce "Caméléon mystique" aimait à faire flèche de tout bois contre la persistance du "social-occultisme" dans l'exhumation des reliques surréalisantes.

À mystique, mystique et demi. Notre "regretté Philippe", à l'AAMF, c'est Audoin, pionnier des études fourréennes et découvreur du *Caméléon mystique*, dans une première version trop réduite pour qu'il ait pu lui-même apprécier l'objet de sa propre édition à sa juste valeur.

Après avoir, en 1991, publié, chez José Corti, la première édition complète des *Mémoires* de Lacenaire (assassin au cœur tendre anthologisé par Breton avant d'être ressuscité par Prévert-et-Carné sous les traits de Marcel Herrand dans *Les Enfants du paradis*), Jacques Simonelli, éditeur à l'enseigne de l'Ormaie à Vence, a préfacé, en 1993, la nouvelle réédition chez Corti de *Un roman pour les cuisinières*, d'Émile Cabanon (1834). Dans son texte, qui éclaire d'une belle érudition hermétique ledit Cabanon, Simonelli a eu le bon goût d'invoquer, parmi d'autres ouvrages littéraires d'inspiration alchimique, le *Caméléon mystique* de Maurice Fourré. Il aurait même pu ajouter, en hommage à Duchamp, la *Marraine du sel*, où la recette, en vers blasonnants, des *Bavaroises nénettes* fait pendant à celle des cailles rôties à la fin de *Un roman...* Son étude inédite sur le *Caméléon mystique* publiée dans nos colonnes ouvre en tout cas bien des voies nouvelles à l'AAMF.

Mais, pour le sujet qui nous occupe ici, je souhaiterais souligner l'apport de son édition, chez Allia, en 1995, des *Voyages en kaléidoscope*, d'Irène Hillel-ErLANGER.

Hillel-Erlanger, un de ces noms qui ne dit rien à personne,

sinon peut-être par sa seconde moitié, car son fils Philippe (encore un !), fut un grand commis de l'État doublé d'un historien, assez prisé du grand public dans les années cinquante ; il fut également directeur du Festival de Cannes et participa à la rédaction du scénario de la *Prise de pouvoir par Louis XIV* de Rossellini, première reconstitution historique néoréaliste spécialement conçue pour la télé.

Épouse de Camille Erlanger, un compositeur d'opéras-comiques en leur temps couronnés de succès, Irène Hillel, apparentée à la grande dynastie des Camondo, avait, sans le savoir, prélué à la vocation cinématographique de son fils en étant la plus proche collaboratrice — à la fois scénariste, productrice et mécène — de Germaine Dulac, illustre représentante de la seconde avant-garde française.

On ne sera donc pas surpris de la place occupée, dès 1919, par le cinéma dans l'action de ses *Voyages en kaléidoscope*, même s'il s'agit, en l'occurrence, d'un cinéma imaginaire reproduisant à volonté la vision intérieure de ses spectateurs.

Dans la première édition de ses *Machines célibataires*, publiée chez Arcanes en 1954, Michel Carrouges, alerté sur les arrière-plans alchimiques de l'ouvrage par ... Fulcanelli en personne, se gausse du "*modern' style*" de Hillel-Erlanger. Née en 1878, sous l'influence successive du futurisme, du cubisme et surtout de Dada, cette dame de la haute société parisienne ne venait-elle pas, en ce premier après-guerre, de casser le moule post-symboliste où elle avait coulé ses premiers écrits pour se laisser aller à la liberté poétique du récit éclaté (le surréalisme aurait-il été une reprise en main de la modernité révolutionnaire par la tradition classique) ?

Las ! À l'instar de Fourré, son exact contemporain, qu'elle côtoie d'ailleurs dans *Les Machines célibataires*, Hillel-Erlanger passa à la trappe lorsque l'ouvrage fut réédité au Chêne, en 1977. Cependant, plus chanceuse que son cadet — en littérature ! —, elle a connu, avant celle d'Allia, deux rééditions confidentielles.

Avec le recul du temps, la lecture de Carrouges permet de mesurer l'ampleur de son aveuglement. Hypnotisé par les arcanes duchampiens de "l'oculiste de l'occulte", il n'a pas une seconde envisagé que la nouveauté même de Fourré, surprenante chez ce

vieux provincial qui prétendait tout ignorer du surréalisme, avait pu s'abreuver, pour la forme révolutionnaire comme pour le fond traditionnel, à la source de ... Hillel-Erlanger.

"Il y a, nous dit Carrouges à propos des *Voyages*, quatre personnages. Deux femmes, Véra et Grâce *qui sont sœurs et rivales* [c'est moi qui souligne]. Puis Joël Joze, l'inventeur, lié aux deux femmes par des relations compliquées. Enfin Gilly, le petit apprenti, mais rouage essentiel. Soit deux "mariées" et deux "célibataires"."

On reconnaît là, à peu de choses près, le quatuor initial du *Rose-Hôtel* : deux sœurs rivales, *Blanche* et *Rose*, la figure du valet de chambre *Joël* Miquelic, dit *Vespasien*, et le jeune Jean-Pierre, neveu de Léopold, "le commanditaire du *Rose-Hôtel*", mais aussi l'amoureux de Rosine, fille naturelle de *Blanche* et spirituelle de *Rose*. Les *Voyages en kaléidoscope* sont ici ceux de Léopold, que ses Ambassadeurs suivent de loin sur la carte.

"Les Ambassadeurs" ? Dans les *Voyages*, ils s'appellent les "Simples", réunis autour de Grâce en une confrérie dont les cérémonies secrètes n'ont rien à envier à celles qui, dans le salon du *Rose-Hôtel*, se déroulent autour de Madame *Rose*.

"Mon Père, écrit Grâce à Joël, las de son œuvre *immense* (le qualificatif est chez Fourré), nous quitta, ma sœur et moi ... Il se retira dans son Palais [...] me laissant le soin de la *Salutaire*. Aussi un unique *Diamant*. Vous le verrez un jour peut-être..."

N'est-ce pas aussi le cas de Léopold, qui, dans le *Rose-Hôtel*, a laissé en partage à *Rose*, sa protégée, ... une photo de la *Colonne Saint-Cornille*, vénérée par les Ambassadeurs ?

Les ressorts mélodramatiques des deux fictions peuvent être considérés comme des archétypes. On en rencontre déjà le principe dans un conte de Madame d'Aulnoy, *Vraie gloire et Fausse gloire* dont J. Simonelli n'aurait aucun mal à extraire, sous la trame moralisatrice, le substrat alchimique.

Re-citons, d'après Carrouges, un fragment d'un passage d'ailleurs invoqué par Canseliet à l'appui de sa thèse sur I. Hillel-Erlanger :

Une palmeraie ! En plein Parisqui s'en douterait ? Délices — Palmiers, Citronniers, Orangers — gazons, velours,

émeraude, etc.

Peu d'amis visitent la Maison entière, haute et vaste demeure derrière sa façade ancienne. Il faut une permission spéciale, rarement accordée.

[...]

Dans des buissons suaves d'immarcescibles Roses humides de Rosée.

Cette dernière phrase semble mener tout droit au *Rose-Hôtel* (dans la tradition du vaudou haïtien à laquelle puise si volontiers Fourré, *Gouverneur de la rosée* est une fonction honorifique - et le doyen des Ambassadeurs s'appelle *Gouverneur*).

En la lisant, Maurice s'est-il senti élu et, par avance, lu ?

Bien sûr, comme celui du *Voyage* et celui du *Palais*, le motif symbolique de la Rose est universel, en raison, qui sait, de son retournement anagrammatique en *Eros* (*Rose Sélavy* est le pseudonyme de certain *Marchand du sel*).

Jusqu'à la scansion du verbe en sentences lapidaires explosées en vers libres par la typographie, la matrice fourréenne est formellement présente chez Hillel-Erlanger.

La recherche des sources s'apparente ici à la découverte d'une seule et unique *Source de vie*, comme celle à laquelle s'abreuve concrètement Joël dans la palmeraie de Grâce.



En attendant de valider l'hypothèse en termes de critique interne, hasardons-nous donc sur la piste externe d'une relation personnelle entre Philippe Erlanger et Michel Fourré-Cormeray, cousin de Maurice, autre grand commis de l'État, et grand résistant, qui fut, à la Libération, préfet du Maine-et-Loire, avant de fonder ... le Centre national de la cinématographie.

"Malgré ses excellentes études, X... se tourna très tôt vers le cinéma" : en remplaçant "très tôt" par "très tard", cette perle de dictionnaire vaut aussi pour ces deux énarques avant la lettre, à cette différence près qu'Erlanger était, comme on dit, tombé

dedans quand il était petit.

Fourré pour sa part, n'a jamais fait, dans ses écrits, volontairement anachroniques, la moindre mention du Septième art¹ : mais n'aurait-il pas tiré, avant même d'écrire la *Nuit du Rose-Hôtel*, le plus grand profit d'une lecture des *Voyages en kaléidoscope* que son cousin Michel, (qui aurait pu lui-même, avant-guerre, tenir de son confrère Philippe Erlanger un de ses rarissimes exemplaires) aurait fort bien pu lui prêter ?

Faute de témoignage direct, tout ça, me dira-t-on, c'est du roman, ou même, tiens, du cinéma.



S'il n'avait jamais entendu parler du surréalisme, Fourré, qui surnomma "le Dada" un des personnages de la *Nuit du Rose-Hôtel* (Jean-Pierre, qui réapparaîtra d'ailleurs en personne, dix ans plus tard, dans l'épilogue de *Tête-de-Nègre*) n'a pu ignorer l'existence de ce mouvement qui défraya la chronique parisienne des années vingt.

Et à la fin du dix-neuvième siècle, à Angers, aurait-il pu ignorer celle de Lacenaire ?

D'après J.Simonelli, "la théorie lacenaire (de l'assassinat considéré comme un geste de révolte sociale) sera une dernière fois mise en œuvre le 17 juin 1881, à Tours, par Lucien Morisset, clerc de notaire qui vient d'être renvoyé de son étude à la suite de vols répétés, dont le soupçonne à juste titre d'être l'auteur. Au soir de cette journée particulièrement chaude, le jeune homme sort de chez lui, se promène au bord de la Loire et, près de la levée de Saint-Pierre-des-Corps, remarque un groupe de gens dont les cris et les chansons l'irritent. Il vide sur eux un chargeur de son revolver [...], et s'éloigne vers le boulevard *Heurteloup*, laissant derrière lui trois blessés. Tout en marchant, il recharge son

¹ À noter seulement, au cours de sa première conversation (en présence de Fourré-Cormeray) avec Colette Audry, liée par sa sœur Jacqueline et ses propres travaux au milieu du cinéma, une allusion fugitive à sa propre ressemblance avec (Georges) Bancroft, acteur-fétiche de Sternberg.

arme; parvenu à l'angle du boulevard Béranger et de la rue Chanoineau, il vise un inconnu assis sur un banc public, et l'atteint au ventre (l'homme mourra de sa blessure). Maîtrisé par les passants qui le remettent à la police, il déclare avoir commis ces crimes "pour se venger de la société". C'est de peur de n'être passible que des tribunaux correctionnels pour avoir fait feu sur les jeunes gens de Saint-Pierre-des-Corps qu'il s'est "décidé à tuer un homme inoffensif. (Son) objectif est une condamnation à mort".

Une telle attitude rencontre, dans l'actualité de ce début de XXIème siècle, des échos imprévisibles. Mais c'est pour ceux, à la fois plus anciens et plus précisément datés, qu'elle rencontre dans l'œuvre de Fourré, que nous la retenons ici : en ce 17 juin 1881, le petit Maurice (*Mauricet, Morisset* ?) avait, à dix jours près, cinq ans. A-t-il entendu parler, autour de lui, du crime, et du procès qui s'ensuivit ? En ces temps sans radio ni télévision, les nouvelles vont vite, et agitent longtemps les conversations à la table familiale.

Soixante-quinze ans plus tard, quand le jeune auteur de quatre-vingts ans concevra le *Caméléon mystique*, il installera son héros à Tours, et le fera errer, sous les fenêtres de Jocelyne Rafiteau, *boulevard Heurteloup*, sur les traces mêmes de *Morisset*. C'est là que le surprendra la veuve Choput, qui viendra rapporter son "inconduite" à ses parents. Édentée, cacochyme, ladite veuve a, comme l'auteur lui-même, l'âge de se souvenir du crime de 1881, dont la localisation même a eu de quoi frapper durablement les imaginations : *Heurteloup* ... le loup heurte...(à la porte du *Petit chaperon rouge* ?).

Par la suite, Fourré a pu se renseigner sur la personnalité de Morisset, qui, comme Lacenaire, et comme Fourré lui-même dans sa jeunesse, est d'abord un écrivain raté. Paraphrasant Simonelli, on pourrait dire qu'il reste "dans la dépendance des formes révolues" de son maître René Bazin, comme Morisset "dans celles de Lamartine ou de Musset, et Lacenaire (comme le *BérANGER* du boulevard du crime) dans celles de la chanson de la fin du XVIIIe siècle". En outre, "par ses théories plus explicites socialement que celles de Lacenaire, comme par la date de ses actes, Morisset fait le lien entre la criminalité romantique et les premiers attentats anarchistes, qui l'intègrent et la dépassent."

Dans la foulée, Simonelli ne se fait pas faute de prolonger ce lien jusqu'à "l'acte surréaliste le plus simple [qui] consiste, revolvers aux poings, à descendre dans la rue et à tirer au hasard, tant qu'on peut, dans la foule..."

Dans une première version de la *Nuit du Rose-Hôtel*, les Ambassadeurs s'appelaient "les Anarchistes", c'est-à-dire, littéralement, ceux qui, n'en détenant eux-mêmes aucun, sont en faveur de l'abolition de toute espèce de pouvoir. Dans sa retraite angevine, le vieux Fourré, mouton noir de sa caste de quincailliers, n'a jamais ouvertement fait profession d'anarchisme, ni d'ailleurs de la moindre aspiration insurrectionnelle, mais, avec plus d'aménité que Breton – la censure posthume ne s'y est pas trompée –, c'était pour mieux en distiller le virus par le filtre de l'écriture.

Soixante-dix-huit ans jour pour jour après l'attentat du 17 juin 1881, Maurice Fourré meurt, à la veille de ses quatre-vingt-trois ans, le 17 juin 1959. Ayant enfin obtenu de Gallimard la publication de *Tête-de-Nègre*, avait-il expié, en son for intérieur, la condamnation à mort revendiquée par son "double" Morisset ? Comme pour écarter tout soupçon à cet égard, sa famille fit inscrire sur sa tombe une date de décès erronée, celle du 16 juin 1959.

Quant à Philippe Muray, je ne sais pas au juste quelle condamnation à mort il a tenu à expier le 2 mars dernier : à noter cependant que soixante-neuf ans (moins dix-sept jours) après Fourré, il était né à Angers, le 10 juin 1945.

Quand il est mort, en cette année du cent trentième anniversaire de la naissance du *Caméléon mystique*, il ne savait toujours pas que *CHEZ FOURRÉ L'ANGE VINT*.

Bruno Duval

LES VOYAGES PHILOSOPHIQUES DE DOMINIQUE HÉLIE

Précisions bibliographiques

Pour écrire cet article, je me suis appuyé sur trois livres présentés par Jacques Simonelli :

- **Lacenaire**, *Mémoires*, édition établie et revue par Jacques Simonelli, Paris, José Corti, 1991
- **Emile Cabanon**, *Un roman pour les cuisinières*, édition préparée par Jacques Simonelli, Paris, José Corti, 1993
- **Irène Hillel-Erlanger**, *Voyages en kaléidoscope*, suivi de *À la lueur de l'ourse*, postface de Jacques Simonelli, Paris, Éditions Allia, 1996.

Jacques Simonelli est également le fondateur des Éditions de l'Ormaie, où il publie notamment des monographies et catalogues d'artistes, dont le très beau livre sur Bruno Mendonça, *Bibliothèques éphémères*, en 2002.

*“Prends quatre parties de notre Dragon igné,
qui cache dans son ventre l’Acier magique,
et neuf parties de notre aimant ; mêle-les ensemble
avec l’aide du torride Vulcain, de façon qu’ils forment
une eau minérale où surnagera une écume qu’il faut rejeter.
Laisse la coquille et prends le noyau, purge-le
à trois reprises par le feu et le sel, ce qui se fera
aisément si Saturne a regardé sa propre
beauté dans le miroir de Mars.
De là naîtra le Caméléon, c’est-à-dire
notre Chaos, où sont cachés tous les secrets,
non pas en acte, mais en puissance”*

Philalèthe, *L’Entrée ouverte au Palais fermé du Roi*.

C’est à juste titre que Maurice Fourré voyait, dans *Le Caméléon Mystique*, un livre apte à “présenter une assez proche synthèse des ouvrages précédents” (1). Rédigé en 1956-1957, parallèlement à la réécriture de *Tête-de-Nègre*, achevé - provisoirement et symboliquement - le jour de l’Ascension 1957 (2), et refusé par les éditions Gallimard en octobre de cette même année, ce quatrième roman fut à son tour remis en chantier à la fin décembre 1958 (3).

Il ne parut, partiellement, qu’en 1978, à la suite de l’étude de Philippe Audoin, qui, peut-être à tort, n’y voyait pas “la meilleure œuvre de Fourré”, puis, dans sa version intégrale, en 1981, par les soins de Jean-Pierre Guillon. Les lecteurs de Maurice Fourré - du moins ce qu’il en restait après vingt ans de silence critique et de quasi-absence en librairie - y reconnurent sans doute d’emblée le style si particulier de sa prose souple, évocatrice, rêveuse, puis soudain abrupte et que rehaussent de courts fragments lyriques et cristallins. Ils purent y retrouver aussi le ferme ancrage spatial et calendaire qui, à l’exception relative de

La Marraine du Sel, situe et oriente toutes ses fictions, ainsi que leur allure de romans familiaux - une étude des structures de parenté chez Fourré serait d'ailleurs des plus surprenantes. Autre constante, l'emploi récurrent d'un vocabulaire tout aussi précis qu'apparemment obscur, que l'on ne peut mieux nommer qu'hermétique, puisqu'il relève à l'évidence, et sans qu'aucune autre approche ne puisse en résoudre l'énigme, des formulations propres à l'alchimie, antique science d'Hermès.

C'est ce que suggéra, en toute connaissance de cause, André Breton dans sa préface-manifeste à *La Nuit du Rose-Hôtel*, livre dans lequel il décela le premier, avec son intuition habituelle, "l'indication à peine murmurée de ces hautes disciplines". Cette préface, pour prendre tout son sens, doit être lue comme partie d'un important ensemble théorique qui comprend aussi *Fronton-Virage*, étude sur Raymond Roussel rédigée en mars 1948, et la préface au *Mécanicien* de Jean Ferry, écrite (comme celle du *Rose-Hôtel*) à Paimpont en août 1949. Dans ces trois textes capitaux, André Breton exprime de manière décisive l'évolution de sa pensée en faveur des sciences traditionnelles, comme il affirmera plus tard, entre 1954 et 1956, la prééminence de l'art, de la mythologie et de la poésie celtiques dans ses études sur l'art gaulois et Braise au trépied de Keridwen.

Cette orientation nouvelle du surréalisme, qui survient justement à l'époque où Fourré en rencontre le fondateur et les protagonistes, n'a pu rester sans influence sur le développement de son œuvre, où les allusions alchimiques et les échos du merveilleux celtique se feront de livre en livre plus nombreux et surtout plus cohérents.

A propos de *Tête-de-Nègre* par exemple, on ne peut douter qu'en faisant commencer le voyage de Basilic Affre le jour de la Toussaint, qui fut celui de la grande fête de Samain, liée au solstice d'hiver et marquant le début de l'année celtique, Fourré n'ait songé à la mention par Breton de "l'ancien calendrier chinois faisant partir l'année de l'équinoxe d'automne, voyant en lui le point de départ d'un cycle liturgique." Quant à Basilic lui-même, il est, de manière explicite, l'incarnation romanesque du Rebis des alchimistes, qui, en jouant sur basilicon/basiliscos, est aussi leur petit roi (le Bestiaire d'Oxford établit la même équivalence par le

biais du latin *regulus*), leur rémora, qui nage dans la mer philosophique, ou leur violette (Fulcanelli, *Demeures Philosophales* I, p.230).

Il est temps, puisque nous en sommes aux reptiles, d'analyser les similitudes et les différences entre le basilic du troisième récit fourréen et le caméléon qui donne son nom au livre suivant. D'ailleurs, l'expression caméléon mystique s'applique-t-elle à l'un des personnages du roman, à son auteur, ou au livre lui-même? ne désigne-t-elle pas plutôt le but vers lequel tendent les péripéties de la fiction, but qui n'est envisageable, dans le déroulement du processus de l'Œuvre, qu'après la conjonction sur laquelle le récit s'achève, donnant naissance au Rebis déjà mentionné?

Du caméléon, le savant Brunetto Lattini, qui fut maître de Dante et de Cavalcanti, précise que "sa color est si muable que tout maintenant que il touche aucune chose, il pert sa color et devient de autretel teinte, se ce n'est rouge ou blanc; car ce sont deux colors lesquels il ne puet avoir" (4). "Le mercure des philosophes, complète Fulcanelli, de nature et de qualité double, en partie fixe et matériel, en partie volatil et spirituel, lequel suffit pour commencer, achever et multiplier l'ouvrage, (est) surnommé également Protée, à cause de ses métamorphoses pendant le travail, et aussi Caméléon (...) parce qu'il revêt successivement toutes les couleurs du spectre" (Op. cit. I, p. 271).

Le caméléon alchimique désigne donc l'état de la matière au cours de la grande coction par laquelle débute le troisième œuvre, et durant laquelle les couleurs (et les notes de la gamme) se succèdent une à une dans le noir absolu de l'œuf philosophique. À la fin de cette coction, la Pierre, orientée par fermentation vers l'argent ou l'or, permettra de réaliser l'Œuvre au blanc ou l'Œuvre au rouge : c'est pourquoi le caméléon, qui précède la venue de ces deux couleurs, ne peut avoir ni l'une ni l'autre (du moins de façon stable). Le curieux et craintif reptile représente en somme l'étape suivante de l'évolution du Rebis ou basilic, pour lors purgé de son venin (lequel, nous dit le Bestiaire d'Oxford, "de loin ou de près détruit toute chose vivante"). Et - ceci sans préjuger des lectures de Fourré dans le vaste domaine des mystiques espagnole et rhénane - s'il est qualifié de mystique, le mot est à prendre au

sens que définit Fulcanelli, à propos du “Myste antique (...), incarnation grecque de la science mystique ou mystérieuse” (Op. cit. I, p.305).

C’est donc plus particulièrement à l’analyse des voyages et métamorphoses de l’être triple que forment Oraison, Dominique et Pol que je consacrerai cette étude, en suivant pas à pas, en Bretagne et à Bourges, les pérégrinations (le terme est de Fourré, en allusion au mercure des alchimistes, classiquement qualifié de pèlerin et voyageur de l’Œuvre) de Dominique Hélie.

Le voyage de celui-ci débute (le fait, peu remarqué, est pourtant loin d’être dénué de sens) à Montsoreau, près de Saumur. Si Fourré évoque au passage le meurtre de Bussy d’Amboise, il s’attarde bien davantage sur les activités d’Oraison, père de Dominique, et possesseur d’une champignonnière. De fait, des champignonnières destinées à la culture du champignon de Paris furent établies à Montsoreau, sur le coteau du Saut-aux-Loups, au début du vingtième siècle, dans des galeries de mine jadis creusées pour l’extraction de la pierre de tuffeau, et certaines sont encore en activité. C’est donc en parfait accord avec la topographie et l’histoire locale que Fourré situe les lucratives cultures d’Oraison dans des “catacombes de tuffeau blanc”, qui abritent aussi la fraîche cave de Saturnin Thibaut, grand-père de Rose, dans La Nuit du Rose-Hôtel. Dans les deux cas, ces pratiques souterraines renvoient au célèbre paradigme du Grand Œuvre dû à Basile Valentin : *Visita Interiora Terrae Rectificando Invenies Occultum Lapidem Veram Medicinam*, paradigme qui projette aussi un éclairage singulier sur le Voyage au centre de la terre de Jules Verne (auteur cher à Fourré), où se déroule le combat des deux grands sauriens, ichtyosaure et plésiosaure, dans les remous de la mer intérieure, et qui s’achève, comme le Caméléon Mystique, par un mariage.

Oraison, “bonhomme gris”, “étouffé sous un nom trop beau”, celui d’Hélie ou Hélios, le soleil, à la splendeur duquel correspond si peu l’aspect chétif, grisâtre et déshérité du sujet des sages, est à la fois la matière première du Grand Œuvre, et son extracteur. Hélie est mis pour Hylé, désignation grecque du chaos originel qui préexiste à la différenciation des quatre éléments et se

trouve être cette matière réservée lors de la cosmogénèse que l’on nomme aussi mercure commun ou mercure premier (le lecteur des traités anciens prendra garde, évidemment, à l’ambiguïté de la symbolique mercurielle). En bon “Argentier du Roi”, et tel Jacques Cœur, que nous retrouverons bientôt, à l’ingrat Charles VII, il envoie à Dominique “tout son argent”. A la fin du roman, c’est toujours de lui que son fils vieilli tient son aisance matérielle; c’est du “portefeuille d’Oraison, gonflant sa poche près du cœur”, qu’il tire les “mille francs” réparateurs, “décernés par Feu M. Oraison” à la petite fille de Laurent. Ce “Pélican” (le terme, qui se rapporte en alchimie aux sublimations, est mis en évidence par la typographie) qui finance généreusement les errances de Dominique, que Fourré nomme ses “pérégrinations terrestres et maritimes” (l’expression, classique en hermétisme, fut employée entre autres par Fulcanelli), ce vieillard et père des métaux est aussi le grand-père du jeune Pol Hélie, qui tient sans doute de lui son “somnambulisme saturnien”.

Le fils de ce “père fraternel” (les exemples ne sont pas rares, dans la mythologie indo-européenne, de la transposition d’une fraternité, voire d’une gémellité, en filiation ; c’est le cas, dans le domaine germanique, des dieux Njordr et Freyr, étudié par Georges Dumézil dans son Roman des Jumeaux) fait d’abord étape à Vannes, dont le nom breton, Gwened (gwenn = blanc), donne à Fourré la double opportunité de suggérer l’orientation vers l’Œuvre au blanc qu’il entend donner à son récit, et de rendre hommage à l’épopée celtique, représentée par le Barzaz-Breiz. C’est en effet à La Villemarqué qu’il emprunte l’évocation de “Vannes, qui trébuche dans les hallucinations grisâtres du Morbihan granitique, où nous guettait la foule des voix étouffées, peuple et sénat celtique décapités par César, parmi les fantômes fiévreux d’une flotte voilée, dans les mirages d’une mer traversée de druides”, passage auquel correspond, à la fin de la partie bretonne du livre, la description des “énormités vaporeuses des druides morbihannais, qui étirent la magie de leurs incommensurables suaires”. Cette allusion au désastre de la flotte vénète, vaincue par César en 56, et aux massacres qui le suivirent, est directement tirée des dixième et onzième Séries du poème de ce nom, le premier du recueil, et du commentaire qu’en donne le barde de

Nizon (5) :

*"Dix vaisseaux ennemis qu'on a vus venant de Nantes :
Malheur à vous! malheur à vous! hommes de Vannes!*

*Onze prêtres armés, venant de Vannes, avec leurs épées brisées,
Et leurs robes ensanglantées, et des béquilles de coudrier ; de trois
cents plus qu'eux onze.*

On sait que la flotte de César partit de la Loire, et peut être de Nantes même, pour venir attaquer la capitale des Vénètes; on sait qu'il anéantit leur puissance maritime, qu'il vendit à l'encan tous ceux dont il put se rendre maître, qu'il fit égorger leur sénat et leurs prêtres. Les dix vaisseaux ennemis ne représenteraient-ils pas la flotte romaine tout entière, et les onze belek (prêtres) fugitifs, les débris dispersés du collège druidique ?"

Comme César, dans son *De Bello Gallico*, III, 16, se borne à écrire qu'il "fit mettre à mort tout le sénat, et vendit à l'encan le reste des habitants", c'est bien à La Villemarqué que Fourré doit l'image de la mer traversée de druides, dont les robes ensanglantées deviennent les incommensurables suaires. De même, dans *Tête-de-Nègre*, "conduits par le Sanglant Martyr les boucliers ombreux de la Légion Thébaine s'élevaient sur la Mer..." - ce martyr étant Saint Maurice, patron de l'auteur et lié chez lui au thème de la négritude.

Mais revenons à Dominique Hélie, qui jouit d'une agréable étape à l'Hôtel du Commerce et de l'Epée, établissement de la rue du Mené dont la carte postale nous a conservé l'image, et bien choisi pour placer le jeune tourangeau sous la double égide de Mercure, protecteur des marchands et des voyageurs, et de Mars qui régit les guerres, pour citer le trop bref résumé de théologie gauloise que nous a consenti César. Voici donc notre héros instruit, au moins potentiellement, des caractères du premier mercure ou dragon (au sujet duquel on consultera avec profit le précieux commentaire d'Eugène Canseliet au "bref appendice" qui suit la douzième clef de Basile Valentin), et de l'agent mâle de ses

futures métamorphoses.

Nous le retrouvons ensuite à Quiberon, à l'Hôtel de Penthièvre, mentionné, comme le précédent, par le "guide garance", c'est à dire le Baedeker du Nord-Ouest de la France, dans sa septième édition datée de 1902, avant qu'il ne s'embarque pour Belle-Ile et n'accoste au port du Palais, qui "s'ouvre face à l'Est, abrité des grandes houles du large et des coups du Nord-Ouest dont le protège la citadelle". De même Fulcanelli conseille-t-il "de craindre les sautes de vent, prévoir la tempête, lutter contre la violence des flots" (Op. cit. II, p.319). C'est dire que le passage, "dans une mer de lait", à Belle-Ile, "impératrice des Iles Occidentales", équivaut aux innombrables traversées qui agrémentent le corpus alchimique, voyage abrégé des Indes Orientales du Pilote de l'Onde vive, ou à l'une et l'autre Inde de Philalèthe, voyage du Pôle arctique au Pôle antarctique du Cosmopolite, Voyage des Princes Fortunés de Béroalde de Verville, qui conduisent, à l'abri "des grandes marées du mercure" (6), aux Iles Fortunées ou à l'Ile du Midi, là où se dresse le Palais fermé du Roi, dont il importe de découvrir l'Entrée ouverte.

Des deux vapeurs desservant Belle-Ile, Dominique choisit le noir, dont la couleur convient au premier œuvre dont nous avons rencontré les symboles; celles de son concurrent, "peint en blanc, avec une moustache écarlate", seraient ici prématurées. Le "volatile aventurier", de "nature erratique", "fugitif" et "fou", et dont le caractère mercuriel se trouve donc bien établi, est naturellement attiré par les polarités contraires à la sienne; aussi se trouve-t-il séduit, dès son arrivée, par la "perfection solaire" d'une jeune inconnue, significativement prénommée Philogène, et se loge-t-il à l'hôtel où celle-ci est servante. On voit que Maurice Fourré, s'autorisant de l'exemple de nombreuses fictions hermétiques, inverse l'orientation sexuelle des acteurs du Grand Œuvre, ce que viendront confirmer les amours de Pol Hélie et de Jocelyne, celle-ci, "fée craintive et rieuse" dont Philogène, "miraculeuse fée bretonne", est une préfiguration, se révélant tout aussi solaire que la Soline de *Tête-de-Nègre*.

Dans deux chapitres capitaux, *Le jeu du cuivre* et *L'anneau des eaux*, se déroule devant Dominique une série de tableaux symboliques successifs, tels ceux d'un cortège du Graal dont

l'aubergiste ruiné serait le Roi méhaigné, ou des Noces chymiques de Valentin Andreae.

C'est d'abord la malle étendue sur deux chaises, comme un cercueil d'adulte, emblème d'une mort initiatique qui anticipe sur les scènes de Bourges; puis la leçon de cornet à pistons donnée par le gardien dont la casquette porte une étoile jaune (Dominique reverra, à Bourges encore, cette "étoile pénitentielle").

L'histoire du capitaine Le Bavidic et de son navire, nommé par antiphrase "Jeune Augustin", permet de faire le lien entre le Caméléon et la Nuit du Rose-Hôtel, et nous apprend que le brick a coulé en 1904, 17 ans avant la Nuit du 21 juin 1921.

La photographie de Marie-Annick et son cadre de perles de verre renvoient, dans Tête-de-Nègre, au portrait du garde-chasse encadré de rouge, blanc et noir (encore les trois couleurs de l'Œuvre), et, par ricochet, aux trois valises de Clair dans La Marraine du Sel.

Quant à l'anneau d'or orné d'un saphir, qui deviendra "l'anneau des eaux perdu dans la maladresse maritime", il réapparaîtra, au doigt d'un "petit fantôme peureux, souvenir mortuaire encadré de verroterie translucide", transformé en "anneau d'émeraude" : le mercure, signifié par le bleu du saphir, a attiré la substance fluidique du Spiritus Mundi; le sel, gorgé de cet or astral, est devenu vert émeraude; il est à présent le Vitriol des Sages que promettait le paradigme de Basile Valentin (on relira, à ce propos, le chapitre Conjonction et séparation de L'Alchimie expliquée sur ses textes classiques).

Les couleurs fournies par le billard vert et ses deux boules, rouge et blanche, sont celles des trois fuseaux que porte, dans La Queste du Saint Graal, la nef de Salomon, et confirment que Dominique Hélie, "Client de la Dernière Nuit", se trouve désormais dans un monde proche de l'univers arthurien, comme le fut Basilic Affre, "Passant de la Nuit", dans Tête-de-Nègre (Philippe Audoin, à propos de ce livre, signala le premier cette atmosphère arthurienne, et proposa le parallèle Dada/Perceval et Basilic/Galaad) (7). Mais, contrairement à Basilic, Dominique ne saura pas "rompre le charme où nous sommes encerclés". A Belle-Ile, pas plus qu'au Rose-Hôtel, "personne ne répond ce qu'il faudrait" : le fils Hélie, qui, tel le héros de Chrétien de Troyes,

"plus se tait qu'il ne convient", se trouve soumis à une contrainte semblable, et ne passera qu'une nuit sous le toit de l'Hôtel de Belle-Ile, dont il repartira par ce même vapeur noir qui l'y avait conduit : l'accomplissement de la Quête, différé, sera réservé à Pol/Galaad.

C'est à Auray, où se dresse toujours le couvent des Cordelières (et non des Cordeliers) de la rue du Père Éternel, que reprennent "les vagabondages du jeune homme terrien", qui s'y livre à "l'ascension granitique d'un belvédère constitué de trois tours carrées superposées, que bénit une croix de pierre". On y reconnaîtra facilement l'athanor, représenté, dans l'iconographie médiévale, par tant de clochers et de tours (dont la tour à trois fenêtres de Sainte-Barbe, patronne des arts du feu et donc de la "pyrotechnie solaire" chère à Maurice Fourné). Dans Le Mystère des Cathédrales, Fulcanelli détaille "les parties constituant du fourneau alchimique : cendrier, tour et dôme". L'auvent arrondi en plein cintre du belvédère du Loch figure assez bien l'ouverture du cendrier, telle qu'on l'observe sur les gravures de nombreux traités, à l'étage inférieur du fourneau triparti. Sommé de la croix, comme le fourneau supporte le creuset, le curieux édifice donne l'indication du feu commun, en même temps qu'il renvoie aux tours-observatoires de La Nuit du Rose-Hôtel (la Colonne Saint-Cornille et la colonne-mirador que rêve de faire construire Madame Gouverneur), au pigeonnier-bibliothèque de La Marraine du Sel et aux tours du manoir de Tête-de-Nègre

Douarnenez, terre qui fut donnée en même temps que l'île Tristan dont elle dépendait à l'abbaye de Marmoutier, est en breton douar an enez, la terre de l'île, expression parlante, de même que les noms des estaminets du port, "Aurore Boréale, Au Baromètre, L'Etoile du Matin", qui ne laisseront indifférent aucun lecteur du corpus alchimique.

À l'étape suivante Concarneau, grâce à la forme Concqkerneau, attestée au quinzième siècle, et formée des mots conc, grande coquille, conque, et kerneau, Cornouailles, désigne la coquille du pèlerin, hiéroglyphe du sujet minéral brut et, confie Eugène Canseliet, réceptacle de l'eau bénite ou benoîte des sages (8); Fourné mentionne de plus, face au quai du port où loge Dominique, "l'ancienne cité close par des miroirs salins"

Sans commenter davantage les péripéties du voyage en Bretagne de Dominique Hélie, ni la croix de roses et la roue tournoyante de roses (qui annonce, avec la même portée symbolique, la rose polychrome de la cathédrale Saint-Etienne), je me bornerai à remarquer que le jeune homme, après avoir entrevu l' "étoile jaune" à Belle-Ile et l' "Etoile du Matin" à Douarnenez, s'est "décharné de son masque (noir, sans doute, comme celui du baron Déodat) devant les prairies de Plouharnel et les landes de Carnac" et signe à présent "Double-Blanc". Le blanchiment parfait du mercure, qui nécessite, selon tous les auteurs, trois répétitions de la même technique, dont l'aboutissement est scellé du signe de l'Etoile, n'est donc pas encore obtenu, et c'est en toute logique que Dominique se mettra en quête, à Bourges, d'une "hôtellerie parée de trois étoiles dans le guide versicolore" après un charmant épisode ferroviaire qui rappelle celui de La Marraïne du Sel. Bourges est explicitement choisie parce que "mathématiquement plantée au centre de la France". Elle doit son nom (comme le Berry) à ses fondateurs, les Celtes Bituriges, résidant au centre géographique et symbolique de la Gaule, et dont le nom signifie à la fois "rois du monde" et "rois perpétuels". Sa situation est conforme "à la conception celtique du sanctuaire compris comme un centre, beaucoup moins temple qu'omphalos (centre), équivalent sur le terrain de la fête dans le temps et endroit de valeur sacrée." (9) Toutes les cités fourréennes sont d'ailleurs à quelque titre centrales, Paris comme capitale, Richelieu parce que placée "à la rencontre de quatre départements", mais surtout à cause de la vocation inscrite dans son projet architectural, Gouarec en tant que centre géographique de la Bretagne. D'un point de vue traditionnel, il n'y a nulle contradiction à cette multiplicité de lieux centraux : le territoire des Carnutes (entre Orléans et Chartres, qui a conservé leur nom) passait, lui aussi, pour le centre de la Gaule. Chaque centre secondaire bénéficie, dans son ordre et par analogie, des prérogatives attachées au centre premier - rôle que Bourges, "des Gaules la cité première", revendique non sans raisons.

Centre d'une royauté spirituelle et occasionnellement temporelle (ce qu'Audiberti rappelle à propos de Jacques Cœur dans son Rex Bitur, paru - coïncidence ? - dans le numéro de

janvier 1957 de la NNRF où fut publié un fragment de Tête-de-Nègre) et "étoile de directions", ou, en faisant fi du pluriel, étoile sur laquelle se guider, la capitale du Berry est bien le lieu idoine à "un stage de méditation particulièrement accentué", et qui permettra de "repartir congrûment". L'affiche touristique de Bourges que Dominique découvre en gare de Tours, après avoir manqué l'arrêt de Saumur, et le tramway à vapeur qui (indique le Baedeker) aurait pu le conduire à Montsoreau, fournit le programme de ce séjour initiatique.

La cathédrale, comme il se doit, est signalée la première, "immense nef vitrière" ou "miraculeux vaisseau de pierre", et symboliquement vaisseau du Grand Œuvre idoine à la grande coction, signifiée par la "rose polychrome", qui "au moyen âge se nommait Rota, la roue. Or la roue est l'hiéroglyphe alchimique du temps nécessaire à la coction de la matière philosophale, et par suite, de la coction elle-même" (Fulcanelli, Le Mystère des Cathédrales). La polychromie des vitraux fait songer aux couleurs qui se succéderont, en ce début du troisième œuvre, et qui justifieront le nom de caméléon, applicable au volatile aventurier, dès lors qu'en "ses années purifiées" il sera devenu "le créateur paternel de Pol Hélie", celui-ci seul apte à la conjonction avec le principe sulfureux dont Jocelyne est l'incarnation, donc aux épousailles chimiques que signalera le carillon (qui est ici "étranglé" puisque prématuré).

Ce "carillon étranglé" prélude aux "rires étrangleurs" et au vertige suicidaire qui s'empare soudain de Dominique, au bord de l'Auron. Dans Tête-de-Nègre, Jean-Pierre surnommé Dada, puis Basilic Affre, à dix ans de distance, sont eux aussi attirés par le "miroir de l'eau", et, penchés sur le parapet du Blavet, scrutent "les ondulations sans écume visible de l'eau noire". Et si Achille Affre, père putatif de Basilic-Hilaire, a défendu longtemps son fils au bord du "gouffre enivrant", il s'y sent ensuite glisser avec lui, en une "chute vers les feux confondants du néant" qui est un abandon semblable à celui que redoute pour lui-même Oraison : "Mon cœur et mon souffle envelopperaient ton épaule défaillante, quand tu glisserais. Et je tomberais à pic avec toi ... Domino !" : comme le confie Hilaire, son double intérieur, à Basilic, "Le Néant est glissant".

Si la Maison de la Reine Blanche, qui n'est pas le monument le plus notable de Bourges, est citée juste après la cathédrale, c'est pour rendre hommage à la trinité féminine de l'œuvre (le mercure, la lune et l'argent) et signaler l'orientation des travaux vers l'Œuvre au blanc, comme il sied en la ville de Jacques Cœur, sur les préoccupations alchimiques duquel la symbolique des édifices qu'il fit bâtir, étudiée par Fulcanelli, par Eugène Canseliet, et, pour Montpellier, par Bernard Chauvière (10), ne laisse aucun doute. "Ce fut certes la nécessité qui inclina Jacques Cœur à orienter sa pierre dans le domaine du noble métal lunaire (...) Propriétaire des mines de galène argentifère du Lyonnais, il possédait les deux matériaux indispensables aux transmutations : d'une part l'argent avec lequel il pouvait orienter la Pierre philosophale dans le domaine métallique; d'autre part, le plomb qu'il pouvait, tout à loisir, transmuter en argent, sans pour cela donner l'éveil sur ses secrètes et philosophiques activités", conclut Séverin Batfroi (11).

Juste après la Maison de la Reine Blanche, Maurice Fourré n'a donc garde d'omettre le Palais de l'Argentier du Roi, ni, malgré les apparences, la demeure des frères Lallemant, Jehan l'aîné et Jehan le Jeune, célèbre par ses bas-reliefs, sa crédence et son plafond alchimiques. Le romancier la signale discrètement, en faisant débiter la "promenade fantomale" de son héros place du Pilon, c'est-à-dire place Gordaine (où se dressait jadis le pilori), tout près de la rue Bourbonnoux et du bel hôtel Renaissance qui abrite les précieux emblèmes.

Une fois logé rue de la Chappe, probablement vers l'angle de celle-ci et du boulevard de Juranville (c'est leur intersection que l'on nomme le carrefour de la Chappe), Dominique retourne d'ailleurs place Gordaine, pour prendre ses repas à l'Hôtel de la Boule d'Argent, qui se nommait en réalité Hôtel de la Boule d'Or, vaste édifice de la fin du dix-neuvième siècle qui est devenu depuis un foyer Sonacotra. La substitution de l'Argent à l'Or, de la Lune au Soleil confirme l'orientation vers la Pierre au blanc, et rappelle le bar Lune et Soleil voisin du Rose-Hôtel, ainsi que le bronze symbolique offert par Maurice Fourré à André Breton. La "grosse lune balancée par une chaînette, astre pendu" qui sert d'enseigne est le fruit de l'arbre lunaire, que Cosmopolite décrit

dans son Enigme philosophique : "Entre plusieurs de ces arbres (...), j'en remarquai deux principaux et plus éminents que les autres, desquels l'un portait un fruit aussi clair et aussi reluisant que le Soleil, et les feuilles étaient comme d'Or; l'autre portait son fruit plus blanc que lys, et ses feuilles étaient comme de fin Argent." Ces arbres du Soleil et de la Lune se retrouvent dans L'hystoire des faits et prouesses du vaillant chevalier Guérin, récit allégorique truffé d'allusions hermétiques publié à Bourges en 1510 par Jehan de Cucharmoy, personnage auquel Fourré a deux raisons de s'intéresser : voisin de la Maison de la Reine Blanche, dont le symbolisme des sculptures est surtout marial (et donc mercuriel), il passa un temps pour son propriétaire; mais surtout, il fut l'un des fondateurs en 1486, avec Jehan Lallemant l'aîné et quelques autres jeunes notables, de l'Ordre de Notre Dame de la Table Ronde, dont il fut le premier Roi de la Table. Ce titre fut changé plus tard pour celui de Gouverneur, qu'affectionnait Fourré. Il est indiscutable que cet ordre initiatique lui inspira ses Chevaliers de la Table, siégeant dans une salle réservée de l'Hôtel de la Boule d'Argent, autour du Président de la Table (mais celle-ci est rectangulaire, comme la première table du Graal), le médecin-major Alban (encore la couleur blanche).

Je n'n'insisterai pas plus à propos de cette confrérie, dotée, tout comme celle de Notre Dame de la Table Ronde, de statuts, de contraintes et d'amendes - celles-ci réglables en bouteilles de Mercurey ! - et des membres de laquelle Dominique va recevoir l'initiation souhaitée, dans un contexte bachique et drolatique que n'aurait pas désavoué Rabelais.

Cette initiation sera précédée d'une véritable descente aux enfers, étape du processus initiatique destinée à épuiser les possibilités de l'être les plus inférieures afin de l'en purifier et de lui permettre l'accès aux échelons de l'Echelle des sages ou Scala philosophorum. Dans le Caméléon Mystique, il s'agit de même de purger des scories liées aux strates psychiques les plus basses le "beau souffle pur" et "l'essence vitale".

Cette séparation se traduit par un cauchemar incestueux et criminel qui se dissipera à midi, lorsque le soleil hivernal passera au zénith (c'est aussi sous le signe du zénith que Pol, cinquante ans plus tard, s'entretiendra pour la première fois avec Jocelyne).

Elle occupe tout le chapitre intitulé Catafalque, le seul du livre qui soit divisé en trois parties, et s'achève, après une ultime purification - "tout redeviendra blanc chez nous" - sur l'énigmatique exclamation "Capout!", que suit immédiatement le titre du dernier chapitre de cette troisième partie, L'Etoile du Matin. Et c'est en effet, au laboratoire, tout de suite après la séparation du caput mortuum, ou si l'on veut "l'exécution capitale du fils Hélié", que l'Etoile des Mages apparaît sur la section circulaire du lingot (12)

Les limites de cet article ne me permettent pas d'analyser les lumineux chapitres tourangeaux, qui, par le vaste mouvement circulaire que la "pensée tournoyante" de Maurice Fourné impose à son ultime récit, s'achèvent, à l'équinoxe d'automne, par le Triomphe de la Mariée, et l'union, rue de la Chappe, du couple des amants.

Si, comme je pense l'avoir montré, le Caméléon Mystique se prête (parmi d'autres, tout aussi légitimes) à une lecture alchimique cohérente, où la progression de l'Œuvre s'avère soutenir et favoriser le développement de la fiction, il me reste à signaler combien la méthode de Fourné diffère, selon qu'il s'agit des scènes bretonnes ou de celles de Bourges. Lorsqu'il retrace le voyage en Bretagne qu'il accomplit lui-même dans sa jeunesse - transmutant ainsi la matière de son propre vécu - il applique, pour les intégrer dans l'économie du récit, le langage cryptique de l'alchimie à des lieux et des choses qui, dans leur réalité référentielle, n'en relèvent nullement : il y a peu de chances que l'hôtelier de Vannes ou les bâtisseurs de Douarnenez aient eu la moindre intention secrète en nommant leur hôtel ou leur ville! A Bourges par contre, les témoignages certains d'un projet d'ordre ésotérique, mené d'âge en âge en toute conscience pour faire de la cité un espace qualifié et lui conserver son ambiance toujours sensible de haut lieu, s'accordent à merveille au projet du romancier.

Si grandes qu'aient été ses connaissances ésotériques, le tempérament de Maurice Fourné ne devait guère le porter à en entreprendre un exposé didactique. Créateur d'un univers tissé de correspondances arachnéennes, sorte de vaste palais des glaces,

de vibrante chambre d'échos où situations, décors et personnages se répondent, se relaient, se prolongent de livre en livre, il ne recourt, en maître écrivain, qu'aux seuls pouvoirs du « Verbe-Mot », afin d'induire le lecteur à entrer en résonance avec ce subtil réseau et de l'éveiller à une conception alchimique, et donc poétique, du monde.

Jacques Simonelli

Notes :

- (1) Article de Bruno Chéné in Encres de Loire n°19, juin 2001.
- (2) Philippe Audoin, Maurice Fourré rêveur définitif, Le Soleil Noir, 1978.
- (3) Jean-Pierre Guillon in Fleur de Lune n°14, deuxième semestre 2005.
- (4) Brunetto Lattini, Li Tresors, troisième tiers du treizième siècle.
- (5) Je sais que l'authenticité des Séries est fortement contestée, ce qui ne change évidemment rien aux rapprochements proposés.
- (6) Eugène Canseliet, L'Alchimie expliquée sur ses textes classiques, au chapitre L'œuf philosophal.
- (7) Baron Zéro, repris dans Fleur de Lune n° 9, décembre 2003.
- (8) Basile Valentin, Les douze clefs de la philosophie, texte traduit et commenté par Eugène Canseliet, Editions de Minuit, 1956.
- (9) Françoise Le Roux et Christian J. Guyonvarc'h, La civilisation celtique, 1990 et Les fêtes celtiques, 1995, tous deux édités par Ouest-France.
- (10) Bernard Chauvière, Parcours alchimique à l'usage d'un opératif, Liber Mirabilis, Londres, 2000.
- (11) Séverin Batfroi, Alchimie et Révélation Chrétienne, Guy Trédaniel, 1976.
- (12) Dans la version suivie par Philippe Audoin, le chapitre se termine sur les mots :

Poison du cœur.

Merci !...

L'emploi de la variante Capout fut donc particulièrement médité.

Je remercie tout particulièrement :

Christophe Le Pennec, animateur du site Cartes postales anciennes de Vannes, pour l'envoi de la précieuse carte représentant l'Hôtel du Commerce et de l'Épée;

Roland Narboux, créateur du site de l'Encyclopédie de Bourges, pour les nombreuses précisions d'histoire locale qu'il m'a données ou que j'ai trouvées sur son très remarquable site.

ÉCHOS

ET

NOUVELLES

FOURRÉ DUPÉ ?

Voici quelques années, la prestigieuse revue **303**, ainsi nommée parce qu'elle réunit tous les départements des Pays de Loire dont le total des numéros d'ordre donne le chiffre 303, a publié un splendide numéro spécial sur la Loire. L'histoire, la géographie, l'art, le folklore s'y partagent bien plus de 303 pages, richement illustrées. Comment la littérature n'y aurait-elle pas eu sa place ?

Parmi les couvertures de livres illustrant l'étude sur les auteurs de la région figure celle, à la couleur particulièrement éclatante, de la *Nuit du Rose-Hôtel*. Mais les quelques lignes qui y renvoient n'ont trait qu'à la description des bas quartiers de Nantes par Oscar Gouverneur, le doyen des Ambassadeurs ("*Je suis né à Nantes, quai de la Fosse...*"). On trouve une autre version des lieux, tout aussi véridique, dans le *Bateau à soupe*, de Gilbert Dupé, paru en 1945. À l'occasion de la journée des écrivains de la Loire, en 1954, Fourré a rencontré Dupé. Comme leur nom l'indique, et comme en témoigne le reportage de Fourré paru dans le *Courrier de l'Ouest*, et reproduit dans le numéro 5 de *Fleur de Lune*, Fourré et Dupé étaient faits pour s'entendre. Ils figurent aujourd'hui, l'un et l'autre, parmi les auteurs méconnus "à redécouvrir".

Mais peut-on vraiment limiter l'empreinte ligérienne de la *Nuit du Rose-Hôtel* à la qualité descriptive du quai de la Fosse ?

Pour son prochain numéro, **303** annonce un spécial Julien Gracq. Sera-ce l'occasion de mentionner Fourré, découvert, on s'en souvient peut-être, par l'entremise de son grand voisin de Saint-Florent-le-Vieil ?

Rêvons un peu : sinon d'un numéro spécial consacré à Fourré, au moins d'une étude un peu approfondie dans les pages de la revue **303**, qu'il aurait beaucoup aimée.

FLEUR DE LUNE

est une publication trimestrielle de
l'Association des Amis de Maurice Fourré (AAMF)

10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris
tél&fax : 01.42.64.83.54

@mail : tontoncoucou@wanadoo.fr
Comité de rédaction : B. Dunner, A. Tallez, B. Duval

Elle est envoyée à tous les membres de l'Association
Tous les anciens numéros sont disponibles au siège de l'AAMF,
au prix de 5 € (frais de port inclus).

**Les auteurs sont seuls responsables des
articles qu'ils confient à la rédaction.**

pour adhérer

Envoyez votre chèque à l'ordre de l'AAMF au Trésorier
Bruno Duval, 10, rue Yvonne le Tac
75018 Paris
Cotisation annuelle : 20 €
Membres bienfaiteurs : 75 € et plus.

**Votre adhésion compte beaucoup : nous avons besoin de
nombreux membres pour
donner à l'œuvre de Maurice Fourré toute la place qu'elle mérite**

Retrouvez-nous sur le web:
<http://aamf.tristanbastit.fr>

Fleur de Lune n° 15 - premier trimestre 2006